

Fascination. La cité marocaine ne cesse d'inspirer les écrivains. Dernier en date, Bernard-Henri Lévy.

Tanger encore et toujours.

SÉBASTIEN SPITZER

Bernard-Henri Lévy ne s'y est pas trompé. Le philosophe français s'est exilé à Tanger pour écrire un essai surprenant intitulé *Comédie* (éditions Grasset). En une centaine de pages, il revient sur ses engagements passés en Bosnie, au Bangladesh, en Erythrée, sur sa consommation abusive des médias et tout le ridicule qui entoure parfois les cercles intellectuels parisiens.

Pourquoi BHL a-t-il choisi de passer plusieurs mois à écrire dans cette ville qui pointe ses balcons, sa corniche et les regards de ses hommes en mal d'émigration vers les rives espagnoles du détroit de Gibraltar ? A cette question, l'écrivain français, né en Algérie, répond que « Tanger est une ville littéraire. La ville de Morand, de Genet, de Paul Bowles. Je me souviens, un jour, d'une conversation avec Paul Bowles. C'est drôle m'a-t-il dit. Je vais mourir à Tanger. Vous, vous venez y renaître. »

BHL va avoir cinquante ans. Paul Bowles en a plus de quatre-vingts. Pour reprendre la formule d'Antoine Blondin, l'auteur d'*Un thé au Sahara* a plus de passé que d'avenir. Dernier survivant des écrivains de la Beat Generation, le courant de révoltés qui a marqué l'Amérique des années soixante, l'Américain est devenu une figure de la vie tangéroise.

Bowles a découvert la ville marocaine au début des années trente. Mais ce n'est qu'au lendemain de la Seconde

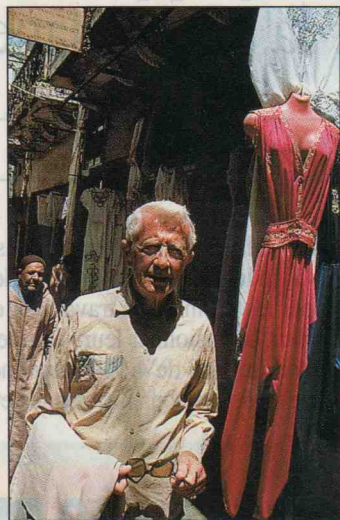
Guerre mondiale qu'il décida de s'y établir. « Qu'est-ce qui a attiré Paul Bowles dans cette ville ? » s'interroge le Marocain Mohamed Choukri, dont l'ouvrage *Paul Bowles, le reclus de Tanger* vient de paraître aux éditions Quai Voltaire. « Le climat ? La simplicité de la vie qu'on y mène ? Le maâ-joun [mélange de noix, d'amandes, de miel et de kif] chaud accompagné de thé à la menthe ? Le kif qu'à l'époque on vendait librement dans les débits de tabac ? Ou alors son statut de zone internationale, la liberté et le charme de sa légende, son exotisme ?

Paul Bowles a été suivi par les plus grandes figures du mouvement beatnik.

William Burroughs, Allen Ginsberg et Jack Kerouac y ont séjourné dans les années cinquante. William Burroughs vivait à Tanger en véritable paria. Il ne supportait aucune compagnie. Selon Mohamed Choukri, sa paranoïa était telle qu'il ne sortait jamais sans son couteau et son pistolet.

Ses amis Kerouac et Ginsberg aidèrent Burroughs à mettre au point *Le Festin nu*. Le premier en aurait tapé quelques chapitres à la machine. Tennessee

Williams, quant à lui, l'évitait soigneusement. L'auteur d'*Un tramway nommé désir* avait peu d'atomes crochus avec Burroughs et le mouvement dans lequel il a inscrit son œuvre. Son court passage à Tanger rappelle plutôt celui de Jean Genet, du peintre Henri Matisse, qui se plaisait à observer des heures durant le paysage bleu et blanc de la médina depuis sa chambre de l'hôtel Villa de France, et de tant d'autres encore. ■



Le romancier Paul Bowles dans une rue de Tanger.